

Alexandra Borsari

La liberté, ça s(e) (ap)prend
Année 2

Journal de bord nomade
18 avril 2018 – 8 avril 2019

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4529-9

© Alexandra Borsari, texte et images

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'autrice est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

**Pour Jeanne et Marie
qui ont partagé les vies de
Jean Cendrier et Bernard Auziès
dont le souvenir m'accompagne
chaque jour**

**Merci à Isabelle Lefebvre
pour son aide inestimable
au moment des relectures, qu'il s'agisse de
la forme ou du fond
&
à Laurent Béduneau-Wang et José Brito
pour leurs commentaires sur la partie
introductive**

INTRODUCTION

Voici le récit de l'année 2 : non pas une retranscription parfaite de mon expérience des jours passés, mais un témoignage de mon état d'esprit du moment et de ma perception des faits traversés, vécus, ressentis, observés.

Que de temps il m'aura fallu pour achever cette publication ! J'ai été plus rapide que pour l'année 1, mais alors que je pensais boucler la parution fin 2020, plusieurs mois se sont encore écoulés avant de proposer à la discussion ce nouveau volume. Le délai est en partie dû à de la procrastination, un surcroît de désorganisation avec les animaux vieillissants, la perte début janvier 2021 de Luna et Adam, la course à la validation pour les prénoms. Il y avait aussi le besoin d'infuser, de laisser travailler en sourdine, dans mon cerveau, le bilan que je veux dresser dans cette introduction. Il m'a fallu démêler l'écheveau des différents niveaux qui s'entremêlaient : temps décalés de la rédaction au jour le jour, de la préparation du texte global, des relectures et de l'exposition (sa mise à disposition de tous ceux qui voudront s'en saisir). Et surtout, une forme de lutte contre le quotidien, qui semble perdue d'avance. Pourquoi parler de lutte ? Faut-il préférer l'image d'une bouée enregistrant le mouvement des courants ? Car le fait même de tenir un journal racontant ce quotidien, ce flux banal des activités, est encore une manière de m'y soumettre en voulant le maîtriser. En le racontant, je le hisse au rang de récit. Le banal devient matière à raconter. Rien de plus banal que cette affirmation également, car l'écriture transforme, et c'est bien son intérêt. Mais le quotidien change-t-il de nature pour autant ? Le raconter permet-il d'influer sur le futur immédiat, c'est-à-dire le présent ?

Car le quotidien reste ce monstre qui dévore tout sur son passage : un despote qui m’engloutit encore trop souvent. Le quotidien pèse lourdement sur la vie, malgré son caractère fuyant et cyclique. Il est ce qui ne reste pas, mais revient toujours à faire. Je pense à Annie Ernaux parlant de cet asservissement aux tâches ménagères¹ : ces occupations toujours à recommencer, dont les résultats, quels que soient les efforts déployés pour les effectuer, sont voués à disparaître. Un sol balayé a vocation à se salir. Une table mise à être dressée de nouveau. Les activités quotidiennes sont de sable, mais d’un sable qui envahit tout. Or, écrire, créer, revient à se dresser contre ce quotidien. Il faut arracher du temps à ce qui, par définition, ne reste pas. Et cela demande un apprentissage, pour ma part en tout cas.

Je mène ainsi un combat, non pas contre le temps, ni le quotidien, mais contre moi-même, pour organiser en priorité absolue, mes journées sur du dur, du solide : sur ce qui reste du flot des jours, c’est-à-dire les textes et tout le travail productif. Balayer sa maison est important pour garder un cadre de vie agréable et sain, mais je dois parvenir à réduire au maximum mes routines. Depuis que je suis nomade, certaines me prennent plus de temps qu’avant comme aller chercher de l’eau, ranger pour transformer un petit espace pour la nuit, ranger pour le retransformer pour la journée. J’ai encore des marges de progrès.

Cette introduction ne porte pas uniquement sur la deuxième année. C’est plutôt un point d’étape pour témoigner de mon évolution entre celle de l’année 1 (qui était déjà une introduction pour les 3 premières années et non pour le seul récit des douze premiers mois) et mai 2021. En un an, ma

1 ERNAUX Annie, *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981.

vision du nomadisme et de mon expérience a encore bougé, ce qui correspond au cours normal de la vie des idées : quand elles sont travaillées par les mots et le passage des jours, leur conception s'affine ou entraîne sur des chemins réflexifs imprévus. Quand j'ai sorti la version papier de l'année 1 à l'automne 2020, six mois après la version électronique, l'introduction n'était déjà plus complètement en adéquation avec la personne que j'étais devenue. Je n'y ai cependant pas touché. Il est temps d'apporter des précisions et de poser des jalons.

Après 4 années de nomadisme plus ou moins mobile, mais toujours vécu comme une démarche non sédentaire (même pendant des étapes de bivouacs longs comme celui de l'automne-hiver 2019-2020 prolongé par le premier confinement), je suis toujours étonnée de me voir autant transformée. S'agit-il vraiment d'une mue ? Se transforme-t-on vraiment ou ne fait-on que suivre son inclination en travaillant à révéler ses envies profondes ? Qui suis-je aujourd'hui, sinon cette personne solitaire assumée qui préfère son antre silencieux au brouhaha des foules, mais qui ne fait que réfléchir sur l'espace public, celui de la politique telle que l'a définie Hannah Arendt, et qui n'est justement pas celui des foules, même si celles-ci peuvent le traverser et parfois, de manière encore plus effrayante, l'occuper.

Écrire un journal, tenir un journal (expression peut-être plus appropriée, car il s'agit d'agripper des pans de vie qui se délitent et se recomposent en permanence) revient à donner du sens à ce qui n'en a plus, mais qui, cependant, conditionne l'ordre qui nous constitue. Si je suis une personne solitaire, c'est en partie dû à mon addiction au travail, elle-même issue en partie de mon passé d'enfant sage qui avait trouvé dans l'école son échappatoire : son

divertissement pascalien. Bien sûr, c'est inexact, car incomplet. Mais ce n'est pas faux, même s'il est impossible de dire que c'est totalement vrai. La reconstruction du passé passe par un sens qui lui est attribué qui, tout en appauvrissant et simplifiant le réel, le rend « lisible » : appropriable. C'est sans doute ce qu'est l'identité : un récit organisateur, qui permet à des éléments épars de flotter dans un même courant et donc d'être en relation, c'est-à-dire mis en récit. Ce journal est sans doute aussi une tentative pour récupérer, garder ou fabriquer de la mémoire dont j'ai été privée ; ce qui est cependant une chance par rapport à ceux qui restent prisonniers d'un héritage familial, matériel et surtout immatériel avec toutes les injonctions à se plier aux besoins de leur groupe d'origine.

L'écriture serait-elle un habit social respectable pour l'adolescente blessée qui, chez ses parents, ne se sentait bien qu'entre les 4 murs de sa chambre ? Qui travaillait sérieusement en classe, car elle était intimement persuadée que son salut passait par là et qui avait aussi identifié que, grâce à son investissement scolaire, elle avait la paix. Je fermais la porte de ma chambre pour travailler, rêver ou lire. On me laissait tranquille. J'étais aux commandes. Ma caravane aujourd'hui est comme ma chambre d'enfant et d'adolescente : un refuge, mais un refuge encore plus rassurant qu'une chambre de 4 murs, car je l'emporte partout avec moi. Dans ma dernière location, je parlais souvent de ma chambre en lieu de place de mon bureau. J'avais une chambre. Mais le bureau était, plus encore que la chambre, un lieu cocon. Ma maison actuelle n'est pas seulement secrète : elle est aussi un espace qui se montre. Puisqu'on m'avait signifié que je n'avais pas ma place, ou tout du moins, que celle que je revendiquais n'était pas celle qu'on m'avait dévolue, la voici matérialisée par mon

attelage et, d'une certaine façon, mise en scène : même si je suis le plus souvent dans des lieux très solitaires, Diogène est mon héros.

La transformation la plus radicale, et dont je ne soupçonnais pas la profondeur, tient au processus de libération mentale enclenché par mon nomadisme. Avec cette vie un peu différente de la précédente, j'ai pris confiance en moi et assume désormais d'écrire. Pendant l'année 2, j'ai cheminé sur cette voie de la réappropriation de soi et autoédité, enfin, mon premier roman qui dormait depuis presque 20 ans (pour la version initiale) dans un tiroir numérique.

Alors oui, ma caravane est mon bateau de terre pour continuer d'explorer la vie sociale, mais elle est aussi cet habitacle à la fois ouvert sur le monde et replié sur lui-même comme une coquille. Elle est ma chambre à moi, pour reprendre, en la transformant un peu, l'expression de Virginia Woolf². Bien sûr, les cloisons sont comme des murs de papier qui ne protègent pas de tout, notamment du bruit, comme lorsqu'il faut parfois, mais c'est rare, composer avec une radio ou de la musique imposée à tout un voisinage. Ceux qui imposent à tout un environnement une ambiance sonore qui leur est propre sont incapables d'imaginer qu'on puisse avoir une autre vie qu'eux et besoin de silence. Concevoir que l'autre puisse être différent est sans doute l'un des exercices de pensée les plus difficiles à traduire en actes. Je veux croire que ma modeste démarche nomade, dans un monde majoritairement sédentaire, produit une autre musique et contribue à plus de tolérance pour la différence.

2WOOLF Virginia, *A room of one's own*, 1929.

Olivier K. m'a fait remarquer à quel point mon récit de l'année 1 donnait peu envie de m'imiter. En effet, il n'y a aucun glamour dans cette histoire, rien à *liker*. J'étais prise dans un engrenage où je m'étais laissée prendre. Quand on freine d'urgence, on sort de piste en s'emmêlant un peu dans les ronces des bas-côtés. Durant l'année 2, je cours encore, mais je commence à lever le nez et à profiter du paysage. Et alors, quel paysage ! Celui de mon autonomie grandissante ! L'année 2 est plus remuante que la première. Je suis plus mobile avec la mini caravane : ma Rapido-poids plume.

La déception et la colère, vis-à-vis de la société dans laquelle j'évolue, sont encore présentes pendant l'année 2 (je me sens encore coincée à ce moment-là), mais le travail de balancier fait son œuvre et je relève la tête, entrevois comment fonctionner dans ma bulle. Cela peut être un travers à corriger. Mais comment faire autrement ? La publication de ce journal tient lieu de participation à la vie publique. C'est ma contribution à cette société à laquelle je demande, en retour, de la tolérance pour ma manière de fonctionner un peu en marge. Je milite pour une société où l'individu peut explorer une voie qui fait sens, tout en étant partie prenante d'un tout solidaire qui n'écrase pas les différences. Mon militantisme est, d'une certaine manière, existentiel, car il traverse et conditionne tout mon mode de vie qui en est une des manifestations. En expérimentant une vie un peu décalée par rapport à la majorité, je vois mieux les tensions sociales, les pressions exercées sur chacun, et comprends qu'on ait pu prêter aux ermites des dons de clairvoyance. Rien de magique ou de divin là-dedans : juste le fruit d'une vie à observer notre vie d'avant depuis un point de vue imprenable.

Comment concrétiser les changements qui me tiennent à cœur ? Il y a d'abord la diffusion du message qu'il est

possible de devenir plus autonome, notamment en énergie et de diminuer par conséquent sa dépendance à des revenus plus ou moins élevés, sans pour autant vivre moins bien. À un niveau plus collectif, j'aimerais participer à un grand mouvement progressiste, fondé sur une pensée articulée. Ce mouvement n'existe pas. Il y a bien Diem25³ qui semble intéressant pour sa dimension paneuropéenne, mais les formes de mobilisation et de communication sont conçues pour les habitants des centres urbains. Comment participer à des réunions par vidéo quand il est parfois difficile d'envoyer un mail ? Quant aux partis classiques de gauche en France, la déception est de mise, car je ne veux ni d'une gauche molle ni d'une gauche aveugle et sourde. Je veux une gauche intellectuellement HYPER exigeante et elle reste encore à construire. Une partie de l'ultra gauche est une gauche décérébrée qui ne rêve que d'en découdre et compte ses blessures comme autant de galons. C'est sans intérêt. Dans les appareils politiques plus institutionnels, je cherche la pensée. Où est-elle ? Dans les fondations et les think tanks ? Je demande à voir. Où sont vraiment les ponts ? Où sont-ils ces politiques qui réfléchissent ? Mitterrand avait des lettres, mais il a laissé faire au Rwanda (voire encouragé). Avoir des lettres n'est pas un rempart suffisant contre les décisions néfastes et indignes, mais avoir des valeurs sans culture (sans références, sans ancrage dans l'histoire longue des idées) ni conscience du fonctionnement des mondes sociaux est tout aussi inutile et même dangereux.

Et les alternatifs ? Quand ils ne sont pas englués dans une pensée niaise de la gentille nature (certains parlent d'amour

3*Democracy in Europe Movement 2025*, parti politique pan-européen co-fondé par Yanis Varoufakis et Srečko Horvat en 2016 : www.diem25.org

à tout bout de champ) et qu'ils ne professent pas des inepties sectaires (en particulier inspirées de l'anthroposophie, ce Google des alternatives), ils sont parfois sectaires dans leur manière de penser, car dogmatiques. Ils auraient raison par principe, tout comme la gauche a tendance à se penser du bon côté par nature. ERREUR. Je ne me suis donc pas non plus rapprochée des ZAD, comme je pensais le faire à la fin de l'année 1. Les initiatives qui s'y déploient peuvent être intelligentes et stimulantes, mais le discours n'est pas toujours à la hauteur des objectifs. Surtout, je dois reconnaître que je suis une solitaire, qui n'envisage sous aucun prétexte de vivre en communauté, à quelque degré que ce soit. Avec les animaux, il m'est aussi plus facile de m'arrêter dans des lieux plus isolés qui satisfont mon besoin de calme et de silence.

Je vois plus de potentiel de changement dans une approche par l'économie. En se libérant des contraintes du travail subi, on améliore non seulement son bien-être, mais aussi son impact environnemental et social. Je m'aperçois ainsi que mon chemin m'entraîne vers une démarche qui vise à réconcilier égalité et liberté. Mon lieu idéal et mon idéal d'émancipation tiennent dans ces deux termes qu'on a souvent voulu, sottement, opposer : liberté et égalité, égalité et liberté. Les deux faces d'une même médaille si l'on veut construire un monde social habitable pour tous.

Avec l'égalité, arrive la notion de sécurité : sécurité des personnes, mais aussi sécurité matérielle. Voilà pourquoi je m'intéresse au revenu universel. Le discours de Philippe Van Parijs, fondateur de BIEN⁴, me semble bien plus puissant que tout autre discours va-t-en-guerre contre les inégalités ou les « patrons ». Voilà ce que je souhaite à mon

⁴*Basic Income European Network* fondé en 1986, devenu le *Basic Income Earth Network* en 2004 : <https://basicincome.org/>

prochain, ce que je me souhaite à moi-même et ce que je vis de plus en plus : se sentir puissant, car aux commandes de sa propre vie.

Aujourd'hui, me voilà heureuse et chanceuse d'avoir pu amorcer ma transition avant la pandémie. Si elle avait frappé en 2016 ou avant, je me serais trouvée bien démunie. Je suis également chanceuse d'avoir eu de longues années de formation et de réflexion sans pression liée à un contexte sanitaire et/ou politique et/ou géopolitique difficile. Voici venu le temps de l'action et cela passe, de mon côté, par l'écriture. J'assume qui je suis et ce que je veux être. C'est l'un des achèvements de l'année 2 comme je l'ai écrit le 4 janvier 2019 :

*Je termine enfin The Lord of the Rings. Et je me dis que, cette année, j'en termine aussi avec les jobs alimentaires. **Je veux écrire et voyager.** Cela fait longtemps que je le dis. [...] Maintenant en avant ! Après le journal des 2 premières années, je compte bien publier également mon journal de Guyane et aussi mon roman qui attend... depuis le retour d'Afrique du Sud... en 2002 !*

C'était le cadeau que je me faisais pour 2019 : plus d'autonomie et un pas décisif vers une vie d'autrice indépendante. Deux bonnes années après, mon rythme d'escargot n'est pas satisfaisant. Il est temps de mettre le turbo sur les publications. En attendant, voici la suite de ce début d'émancipation.

Tuilerie de Bezanleu, îlot de sérénité de Solange et Désiré
Sankara,
20 mai 2021

PRÉCISIONS SUR L'ÉCRITURE ET LA PUBLICATION

Mes notes prises quotidiennement, parfois avec un décalage de quelques jours, visent à enregistrer les modifications imperceptibles sur le moment, ou dont l'importance est surévaluée ou sous-estimée, mais dont le mouvement d'ensemble sera plus visible avec le recul. Il s'agit aussi d'un travail de documentation du présent à destination d'éventuels chercheurs du futur intéressés par la vie quotidienne de notre temps. Le présent étant toujours glissant, ce texte tente de restituer l'expérience vécue dans ce qu'il convient plutôt d'appeler un passé immédiat, ou presque, au temps de l'écriture.

La publication est aussi un moment où les multiples dimensions de la vie sont aplanies pour tenir dans un même texte, avec un certain ordre pour être intelligibles et plus facilement saisissables. Comme pour l'année 1, il est proposé un découpage dans le flot des jours. **Il faut insister sur le caractère factice de ce découpage, opéré *a posteriori*, dans le seul but de simplifier la lecture.** Il avait été demandé par certains lecteurs d'une première version de l'année 1, présentée de manière compacte. Je m'interroge cependant toujours sur sa pertinence et n'exclus pas de proposer une version bis sans compartimentation. En attendant, il convient de ne pas oublier que le découpage proposé ici n'en est qu'un parmi d'autres possibles.

Le texte de l'année 2 est plus rédigé, car j'écrivais directement dans un fichier depuis la fin de l'année 1. Je n'ai pas changé de méthode depuis, mais je prends, en plus, de nombreuses notes à la main pour garder la mémoire de l'instant avant d'écrire. Car si j'écrivais plus pendant l'année 2, je n'étais pas encore complètement installée dans le récit : certaines journées sont résumées en quelques lignes, ce qui ne m'arrive plus ou presque depuis l'année 3. Il s'agit toujours d'un texte brut, dans la mesure où je n'ai retouché que quelques répétitions pour rendre le tout plus digeste et gommé, de nouveau, des passages sur la condition féminine, la vie de couple ou d'autres détails pouvant gêner ou blesser.

D'une manière générale, j'ai continué d'observer, au cours de l'année 2, à quel point les femmes payent le prix fort pour avoir une famille et combien la pression sociale pour faire couple entraîne de souffrances. Les hommes ne sont pas forcément à blâmer : ils sont le produit d'une société, comme leurs compagnes. Et certains d'entre eux se tiennent dans l'ombre de leur moitié, en essayant de ne pas faire trop de bruit pour se faire oublier. Que le déséquilibre soit en défaveur du conjoint ne rend pas la chose préférable. Où est le respect mutuel ? Où sont-ils les couples où les 2 se tiennent debout ? Alexandra David-Neel les cherchait aussi il y a plus d'un siècle :

« Eh oui ! Tu parles de gens s'en allant dans la vie appuyés l'un sur l'autre, c'est sans doute encore une de ces utopies dont on encombre notre cerveau aux heures de jeunesse et aussi irréaliste que les héros symboliques des mythologies... Où sont-ils ceux-là, qui les a vus ? Il y a des âmes servies passivement attachées à d'autres, des êtres aisément dévoués, des protecteurs attentifs... il y a bien des attitudes d'esprit dans le domaine de la 'bonté' ; mais

*l'union intelligente et forte de deux forces et de deux intelligences [...] Ceux-là où les trouver ? »*⁵

Il y a des couples heureux, j'en conviens, ou du moins, des moments heureux dans leur vie de couple. Cependant, je ne peux que constater que certains préfèrent s'oublier plutôt que de tenter une vie en solo, qui pourrait de surcroît leur permettre de rencontrer une personne avec un projet de vie plus en adéquation avec le leur. Les contraintes matérielles y sont pour beaucoup. Et si mon jugement peut sembler sévère, il ne porte pas sur les personnes elles-mêmes, mais bien sur les nœuds de relations et d'injonctions qui assurent aux groupes sociaux leur stabilité en broyant les individus.

On peut aussi se satisfaire d'une union mal assortie. C'est le chemin choisi par certains qui trouvent dans un cadre lâche, une manière de répondre aux attentes sociales tout en se préservant. Parmi les personnes rencontrées, certaines ont insisté sur leur évolution au fil des années qui permet d'accepter sans trop souffrir un « contrat » implicite passé plusieurs décennies plus tôt. L'habitude, la peur de l'inconnu, la pression familiale, le « fait que ça n'est finalement pas si épouvantable » et qu'on n'est pas la seule ou le seul à « faire avec » une vie de couple qui ne satisfait pas complètement, tiennent lieu de ciment. Oui, on peut vivre en couple sans vibrer et sans pour autant trop en souffrir, voire en y trouvant un équilibre. Je veux bien l'admettre puisque c'est une expérience partagée par différentes personnes rencontrées au fil de la route. Cependant, je ne peux m'empêcher de penser que l'on pourrait parvenir à une forme d'ataraxie plus complète en ne s'appuyant pas seulement sur l'accumulation des jours.

⁵David-Neel Alexandra, *Lettres à son mari, Journal de voyage, 11 août 1904 – 31 décembre 1940*, 1975, Plon, Pocket, 2019, extrait d'une lettre du 15 août 1906, pp.35-36.

Quand enseignera-t-on la sociologie et l'anthropologie en primaire ? Si nous apprenions, très tôt, à décrypter les discours et les normes, nous serions tous plus heureux. Dans mon cas personnel, j'aurais gagné du temps si j'avais compris, bien avant mes 40 ans, que l'école n'est pas là pour faire la courte échelle aux méritants, mais pour contribuer, en partie, à la reproduction des groupes sociaux. Que de temps et d'énergie économisés également si on m'avait enseigné qu'un couple est une *team* sociale avant d'être l'accord harmonieux de deux êtres ! Me voilà donc aujourd'hui nomade en solo, bien heureuse de l'être quand j'observe certains fonctionnements dans mon entourage plus ou moins proche. La vie en solo ne veut pas forcément dire sans personne, mais son programme de base est clair : « *chacun sa case* »⁶ (que l'on pourrait cyniquement transformer en un *chacun sa case sociale*, mais c'est un autre débat). Chacun sa cahute : qu'il est bon d'être la reine - ou le roi - de sa maison, sans serviteur d'aucune sorte ! Une version plus économe en moyens (ou alors, soyez nomades!) est celle d'avoir chacun sa chambre, pratiquée dès que les circonstances matérielles le permettent en Allemagne et qui peut sembler si étrange aux Français. Je trouvais aussi cela terrible par le passé sans comprendre la sagesse du dispositif.

Comme pour l'année 1, ce texte a été soumis avant publication aux personnes citées. Certains prénoms

6« *l'idéal d'habitation que j'ai toujours rêvé pour un ménage : un jardin avec deux demeures. [...] Oui, chacun sa case, la liberté ou, en plus subtile analyse, la possibilité de la liberté, de la solitude, rendant plus agréables les heures passées ensemble* » in David-Neel Alexandra, *Lettres à son mari, Journal de voyage, 11 août 1904 – 31 décembre 1940*, *idem*, extrait d'une lettre du 12 octobre 1904, p.25.

d'enfants ont été modifiés à la demande des parents. Je me permets d'ajouter que rien ne m'ennuie plus que de relancer les personnes qui ne répondent pas à mes mails ou appels pour leur demander si je peux laisser leur prénom, si l'orthographe est la bonne, s'ils ont fait suivre aux membres de leur famille apparaissant dans ces pages.

Il n'y a toujours pas de portraits dans cette année 2. Voici quelques indications dont certaines sont reprises intégralement de la liste établie pour l'année 1. J'insiste sur le fait qu'aucune hiérarchie n'est à chercher dans l'ordre de présentation, calqué en partie sur l'ordre d'apparition :

– **Nathalie et Victor** à Frépillon (95) : j'ai rencontré Nathalie probablement en 2004 ou 2005, en promenant Joy, ma briarde, à Drancy (93) ; nous nous sommes retrouvées par l'intermédiaire des réseaux sociaux fin 2016 ; leurs enfants s'appellent **Lily** et **Gabin** ; ils ont un chien **Igor**, et un chat **Scoubidou** (mort fin 2019) ; ils m'ont accueillie de longs mois tout au long des années 1 et 2 ;

– **Denis-Noël et Anne** à Montrond-le-Château (25) : j'ai rencontré Denis en 2005 à Calypsociation, école de steel pan ou steel drum à Paris ; les années ont passé, Denis est devenu apiculteur dans le Doubs ; leur fils s'appelle **Léon** ;

– **Delphine et Steeve** d'abord à Montacher-Villegardin (89) puis Domats (89) et enfin Château-Landon (77) font partie des personnes rencontrées grâce au SEL de Chéroy (89) ; avec Delphine, nous partageons souvent les mêmes joies et désespoirs politiques ; leurs enfants s'appellent **Charlie** et **Diane** ; c'est chez eux que j'ai passé mes trois premiers mois nomades ;

– **Solange et Désiré Sankara** m'ouvrent régulièrement les portes de leur royaume, véritable paradis pour travailler en paix : la Tuilerie de Bezanleu à Treuzy-Lévelay (77) ; leur nom entier apparaissait déjà en signature de l'introduction

de *Tr@que*, mon premier roman, il est aussi mentionné au bas de l'introduction de l'année 1 : la renaissance de la Tuilerie de Bezanleu est leur œuvre et je voulais, avec leur accord, qu'ils puissent être pleinement identifiés ;

- **Dominique** représente la mémoire de Bezanleu ; sa famille a fait prospérer la Tuilerie et construit l'ensemble du hameau ; Dominique, elle-même, a été aux commandes de la Tuilerie avant de la céder à la famille Sankara pour lui offrir un nouveau départ ;

– **Bernard**, décédé en novembre 2019, faisait partie, comme **Daniel** et **Laurence**, de ce cercle de personnes bienveillantes rencontrées lorsque j'habitais à proximité de Toulouse, qui n'ont jamais cessé de prendre de mes nouvelles et de m'accueillir lors de mes itinérances, il était pour moi un oncle de cœur ; sa compagne s'appelle **Marie** ;

– **Suzanne** et **Philippe** à Garidech (31) ont été « démarchés » par Bernard pour m'accueillir chez eux ; j'ai profité de leur hospitalité à de multiples reprises depuis notre première rencontre ;

- **Barbara** et **Dimitri**, Tahitiens de Tulle (19) : Barbara est la nièce de la femme avec qui mon père vivait quand j'ai repris des études, je la connais depuis qu'elle a 16 ans peut-être ? Elle ne cesse de m'impressionner par sa maturité, son intelligence relationnelle et sa gentillesse dont Dimitri est aussi bien pourvu ;

- **Barbara** et **Willy**, rencontrés via le SEL de Moret-sur-Loing, la générosité et la gentillesse également incarnés (que de belles personnes autour de moi, je suis grandement privilégiée!) ; Barbara est d'origine polonaise, Willy d'origine haïtienne : à eux deux, ils symbolisent ce monde multiple et tolérant dont je rêve ; leur fille s'appelle **Angelina** ;

– **Jean et Jeanne** à Bourges (18): Jean, décédé en mai 2019, était membre du groupe foyalais d’Amnesty International où j’avais fait sa connaissance ; après des années de silence honteux de ma part, j’avais repris contact et rencontré Jeanne, sa compagne ; il était, comme Bernard, un oncle de cœur ;

– **Patricia** est une amie rencontrée via le SEL de Chéroy ; elle toilette et transforme tous les ans Elvis et Bonnie en magnifiques phacochères (les plus beaux du monde, évidemment ! Le Guinness est sur le coup!)

– **Gerlinde** est une amie : j’ai l’habitude, par facilité, de la présenter comme mon ex-belle-mère préférée ; Gerlinde et Jean, son mari décédé en juin 2014, m’ont toujours soutenue et encouragée, même lors de ma séparation avec leur fils **Laurent P.** ;

– **Françoise** fait aussi partie de ces amies précieuses à plusieurs décennies d’écart : j’ai rencontré Françoise en promenant mes chiens à Nanteau (77) fin 2014, depuis, nous avons souvent arpenté les bois ensemble et partagé nombre de discussions politiques et conseils de lecture, son mari s’appelle **Christian**, leur fils **Romain**. Romain est décédé en octobre 2018.

– **Kristof** est un photographe voyageur, basé à Trélissac (27) ; petits, nous étions amis de bac à sable : nos grands-mères étaient voisines ; son site : <http://kristofguez.com/>

– **Margarita** à Brouilla (66) a dû s’exiler après le coup d’État de Pinochet au Chili ; quand je passe à proximité de chez elle, je ne manque pas de m’arrêter pour profiter de sa bonne humeur et l’écouter parler de son expérience politique, si inspirante ; j’en profite aussi pour aller dormir au col de l’Ouillat, ce lieu magique et magnifique dans les hauteurs boisées, sorte d’Olympe accessible aux simples nomades ;

- **Lilas** est ma nièce, **Charlène** et **Jean-Philippe** sont ses parents et **Bonom** son chien ;
- **Stéphanie et Christian** à Billiers (56) : encore un tandem de choc pour des étapes enjayées et stimulantes ; Stéphanie est Bretonne et m'éclaire sur de nombreux aspects de sa région, Christian le Corse prépare de bons petits plats pendant qu'avec Stéphanie, nous parlons politique :-)
- **Maud** est comme une petite sœur de cœur ; je la connais depuis qu'elle a 18 ans ; son compagnon s'appelle **Vincent**, ils sont les parents de **Sacha** ;
- **Laurent B.** était en thèse de gestion à Polytechnique quand j'ai fait sa connaissance en 2014 : j'étais alors également rattachée à son laboratoire (pour de tortueuses raisons administratives liées aux dysfonctionnements du CNRS), dans le cadre d'un postdoctorat financé par Air Liquide ; il travaillait sur l'eau, moi sur l'oxygène ; certaines similarités de nos objets d'étude nous ont permis d'échanger et de sympathiser ;
- **Isabelle Lefebvre (ou Isabelle L.)** m'a aidée dans la tâche ingrate des corrections de l'année 1 ; j'ai depuis investi dans le logiciel aux « yeux bioniques » Antidote, ce qui me permet de solliciter son regard très affûté pour le fond plutôt que de mobiliser son énergie pour des coquilles ; je dois cependant ajouter qu'elle a fait mieux qu'Antidote sur le début de cette année 2 !
- **Sylvie et Georges** sont mes grands-parents de cœur : ils habitent en Martinique où ils m'avaient accueillie à mon arrivée en septembre 1996 ; **Alain** est leur fils et mon parrain ;
- *Last but not least* : **Valérie** est mon amie d'enfance (depuis que nous avons 3 ans !), **Emma** sa fille.

Les entreprises avec lesquelles j'ai travaillé sur cette période sont désignées par l'initiale ou les deux premières lettres suivies d'une étoile (par ex. Ip*).

Choix d'écriture :

- pasta est utilisé pour pâtes, je l'accorde à la française, c'est-à-dire au pluriel,
- le roman *Tr@que* autoédité pendant l'année 2 est parfois désigné par Jean Castel ou mon Jean Castel : le personnage à l'origine de l'intrigue.

Correcteur utilisé : logiciel Antidote.

Il n'y a pas d'illustrations afin de limiter les coûts d'impression de la version papier. Des photos sont mises en ligne, année par année, sur mon site www.alexandraborsari.org

PANORAMA DE L'ANNÉE 2 :

ATTELAGE ANNÉE 2

Voiture Laguna break essence bleue de 1998 puis Kangoo GPL jaune de 1998 à partir de fin novembre 2018.

Caravane Burstner City coque rigide de 5 m de 1987 puis Rapido surbaissée de 3,20m de 1978, à partir de mai 2018.

ÉQUIPIERS

Ils étaient là pour l'année 1 et ont vaillamment suivi le mouvement durant l'année 2 :

- **Bonnie**, berger mélangé avec du chien nordique ou du akita inu, née le 3 avril 2007,
- **Elvis**, border collie né le 11 août 2009,
- **Lune**, ratière adoptée en mai 2013 à Oncy-sur-Ecole (91), née le 4 avril 2011.

Sans oublier ceux qui ne sont plus là au moment de la parution :

- **Adam**, type braque ou pointer, né en 2006, qui nous a quittés le 11 janvier 2021,
- **Luna**, chatte trois couleurs, née vers le mois de mai 2003, dont l'aventure s'est arrêtée le 6 janvier 2021.

Plus de détails sur la constitution de l'équipe des 4 pattes en introduction de l'année 1 (ebook gratuit).

OBJECTIFS DE L'ANNÉE 2 : Gagner en légèreté :-)

L'année 2 débute avec l'achat de la Rapido. La recherche de légèreté est l'objectif majeur de ces 12 mois. Je vise ainsi plus de mobilité et d'autonomie.

Je m'allège aussi en termes de dettes et d'organisation au quotidien.

ORIENTATION PRINCIPALE DES DÉPLACEMENTS DE L'ANNÉE 2 :

Comme pendant l'année 1, je cherche encore, sans y parvenir, des partenaires pour avancer vers du prototypage. Bernard Auziès aurait été un mentor formidable, mais la maladie en a décidé autrement. Je regrette non seulement les discussions que nous pouvions avoir, mais aussi son regard toujours pertinent sur la dimension matérielle de ma démarche. Bernard savait tout faire de ses mains. Il travaillait le métal et avait un prototype de vélo cargo que nous avons pensé optimiser. Cela ne se fera pas, mais je serai peut-être un jour en camping-char à voile et à pédales. Il va de soi que mon véhicule s'appellera *Bernard*.

Une partie des déplacements de l'année 2 est aussi motivée par des rendez-vous dans le cadre de missions alimentaires.

ÉVOLUTION ENTRE AVRIL 2018 ET MARS 2019 :

Plus de légèreté, plus de mobilité : je commence à vivre le voyage en bivouaquant au fil de la route avec mon attelage comme avec un simple fourgon.

Je réfléchis de plus en plus à ma mobilité et à la propulsion. L'idée d'un fourgon fait son chemin. Je réfléchis en parallèle à un pousse-pousse ou un vélo solaire.

Je n'ai demandé aucune aide pendant l'année 2 (je n'y avais simplement pas pensé), mais j'ai de moins en moins de dettes. C'est une autre forme de légèreté.

Je vise également plus de simplicité dans la vie de tous les jours pour limiter le temps englouti par les routines et optimiser les bivouacs.

Il reste encore des cartons de livres chez Françoise. Je vais devoir me décider à en laisser le plus grand nombre : décision difficile, mais nécessaire.

Plus d'autonomie : j'avance vers l'autonomie électrique. Les débuts sont modestes : avec de petits panneaux solaires de 5 et 20 W. J'apprends :-)

Plus d'engagement politique : encore de la colère au début (cf. 29 mai 2018), mais le travail de balancier fait son œuvre. J'ai parfois envie de tout lâcher (mon statut d'indépendante notamment) : je suis suspendue au bout d'une des pointes de mon étoile.

Ma désillusion par rapport aux institutions ne s'est pas encore transformée en force, mais ma pensée s'affine.

Plus de cohérence : je m'aligne mieux avec mes valeurs et mes aspirations. J'assume ce que je suis et ce qui me nourrit intérieurement : l'écriture.

Je me lance enfin dans l'autoédition et publie *Tr@que*, mon premier roman.

BILAN DE L'ANNÉE 2 : je relève la tête et retrouve la joie de mes 20 ans en Martinique. La vie est belle : je me lève en chantant.

CHRONOLOGIE

Aperçu des étapes de l'année 2 :

1) MI-AVRIL 2018 – MI-MAI 2018 : DÉMÉNAGEMENT !

Aller-retour express Frépillon (95) -Concarneau (29) pour la petite Rapido

Je trouve la caravane de mes rêves et la Burstner prend sa retraite dans les bois dans le Doubs (25). Elle est confiée aux bons soins de Denis-Noël (merci!).

Je reviens par Langres (52) pour une piste de fablab.

Installation dans la Rapido. Le changement de caravane est l'occasion d'un énième tri !

2) MI-MAI 2018 – JUIN 2018 : CROCHET DANS LE 52, PREMIERS BIVOUACS À LA TUILERIE DE BEZANLEU (77)

Le projet de FabLab tombe à l'eau : l'idée était belle, mais l'équipe loin d'être au point. Je dois faire seule et ne plus attendre qu'on fasse avec moi.

Retour à Frépillon (95) où j'use et abuse de l'hospitalité de Nathalie et Victor, termine une mission alimentaire qui relève vraiment du *bullshit job* ; ce qui me fait grandement réfléchir.

Premiers moments à la Tuilerie de Bezanleu (77).

3) JUILLET 2018 : TOUS LES CHEMINS MÈNENT À LA TUILERIE (77)

BOUCLE EN PASSANT PAR GARIDECH (31), SAN SEBASTIAN (PAYS BASQUE ESPAGNOL), TULLE (19) ET BOURGES (18)

Dans le jardin de Suzanne et Philippe à Garidech (31), je partage de nombreux moments de convivialités et fais mieux connaissance avec Bernard.

Remontée par Tulle (19) pour voir Barbara et Dimitri, Bourges (18) pour mesurer, encore une fois, à quel point la compagnie de Jean Cendrier et de Jeanne est précieuse et reviens me poser à la Tuilerie (77).

En allant chez Patricia, je suis témoin d'un accident : un couple en vacances dont le van est écrabouillé par un camion. Leur chien Lou est éjecté du véhicule. Nous allons le chercher ensemble pendant 3 jours avant de le retrouver en bonne forme.

4) AOÛT 2018 : UN ÉTÉ FRANCILIEN CHEZ NATHALIE ET VICTOR (FRÉPILLON, 95)

J'ai gardé la maison, le chien et le chat de Nathalie et Victor en août. Ce temps de calme et de travail m'a permis de mettre en ligne une première version de mon site internet.

5) SEPTEMBRE 2018 : LA RAPIDO FAIT SES CLASSES

Après une étape à la Tuilerie, je fais escale chez Gerlinde à Saint-Sernin-du-Bois (71) avant de partir pour une rencontre nomade à Saint-Yrieix-la-Perche (87) où je vais faire la connaissance d'Hélène et Benoît de Side Ways (<https://www.side-ways.net/>)

Un stop chez Annie de la Route des SEL pour voir Barbara et Dimitri, les Tahitiens de Tulle (19), puis je me lance ! J'effectue mes premiers bivouacs *into the wild* en passant voir Kristof, photographe, à Trélissac (24) avant de revenir me poser à Garidech (31), chez Suzanne et Philippe.

6) FIN SEPTEMBRE 2018 - DÉBUT OCTOBRE 2018 : D'AIX-EN-PROVENCE (13) AU PAYS BASQUE ESPAGNOL EN PASSANT PAR PERPIGNAN (66) ET GALEY (09)

Je participe à une journée sur l'écologie à Aix-en-Provence (13) pour une association qui ne sait vraiment pas accueillir. Dimension humaine zéro. Tant pis : j'ai vu du pays et testé un concept d'atelier politique qui me plaît bien.

La suite du périple est plus agréable : je revois Margarita (66), Bernard (09) et découvre le col de l'Ouillat (66) et Galey (09).

Je passe ensuite du côté espagnol pour une boucle jusqu'à Vitoria-Gasteiz au Pays basque.

7) OCTOBRE 2018 – DÉBUT DÉCEMBRE 2018 : RÉFLEXION ET PRÉPARATION AU DÉPART À GARIDECH (31)

De nouveau chez Suzanne et Philippe à Garidech (31), je dois changer de voiture. C'est l'occasion d'une intense réflexion sur ma mobilité.

En train jusqu'à Angers (49) pour une petite mission, je reviens par Paris et Neuilly-Plaisance (93) pour voir Lilas, Charlène et mon frère.

À Toulouse, je rencontre « Jésus » (©Bernard) en essayant de me rapprocher de la Coopérative Intégrale

Catalane. J'opte pour un Kangoo jaune. Ce n'est pas le véhicule de mes rêves, mais ce sera ma dernière voiture.

Préparation au départ pour le Kangoo, aménagements de la Rapido pour l'hiver.

8) MI-DÉCEMBRE 2018 : LA COURSE FOLLE DE GARIDECH (31) À LA BRETAGNE EN PASSANT PAR DIGNE-LES-BAINS (04) ET CREST (26)

La malédiction du Kangoo jaune : 2^e et 3^e remorquages en 1 semaine. Au moins, ça fait des choses à raconter ! Et des belles rencontres.

En revanche, le temps que mon Kangoo soit réparé à Veynes (05), ma caravane est tractée dans la Drôme. J'y revois Suzelle et mes cousins, mais l'étape n'est pas des plus gaies : je suis coincée sur un parking sans véhicule et vois mon planning d'étapes voler en éclats.

Enfin, je récupère ma voiture et fonce vers la Bretagne pour le 2^e Noël de Lilas, ma nièce (le seul et unique Noël auquel j'ai pu participer pour l'instant).

9) FIN DÉCEMBRE 2018 – DÉBUT JANVIER 2019 : RETOUR À LA TUILERIE (BEZANLEU, 77) EN PASSANT CHEZ STÉPHANIE ET CHRISTIAN À BILLIERS (56) PUIS CLERMONT-FERRAND (63)

J'enchaîne avec une itinérance en passant chez Stéphanie et Christian (56) et descends vers Clermont-Ferrand pour une mission alimentaire. Je rencontre des voyageurs à vélo et remonte vers l'Île-de-France.

**10) JANVIER 2019 – FÉVRIER 2019 : PREMIER
HIVER À LA TUILERIE (BEZANLEU, 77),
OPTIMISATION DE MA MAISON ET PREMIÈRE
PUBLICATION AUTO-EDITEE**

Je passe mon premier hiver à la Tuilerie (77), comme dans des chaussons :-), rends visite à Valérie, Maud et Lilas, questionne mon organisation matérielle et fais mes premier pas d'autrice autoéditée en publiant *Tr@que*.

**11) MARS 2019 – DÉBUT AVRIL 2019 :
PRÉPARATIFS POUR UN NOUVEAU DÉPART**

Je récupère les derniers cartons laissés de côté : mes livres gentiment gardés par Françoise. Après un premier tri, je me mets en ordre de marche pour un nouveau départ.

JOURNAL DE L'ANNÉE 2

1) MI-AVRIL 2018 — MI-MAI 2018 : DÉMÉNAGEMENT !

Aller-retour express Frépillon (95) — Concarneau (29) pour la petite Rapido

Mercredi 18 avril 2018 – À Frépillon (95) chez Nathalie et Victor

Magnifique journée ! Le père de Nathalie s'active dans le jardin.

J'avance bien et dîne avec Nathalie et Victor. En rentrant dans la cara, je regarde les annonces sur LeBonCoin, juste pour faire du lèche-vitrine en ligne et voir si de nouvelles annonces apparaissent vers Besançon, où je vais laisser l'actuelle. Et là... Miracle ! Je tombe sur LA caravane : une Rapido magnifique de 3 min 20 s, surbaissée, mais abordable ! (550 € au lieu de 1500 ou plutôt 2000 €), modèle de 1978 en parfait état !

J'hésite un instant, car la belle est à Concarneau (29). Ça me fait presque 600 km et le surlendemain, je dois être à 8 h 30 à Télécom Paristech. Surtout, je pense qu'il y a soit une erreur sur le prix, soit un gros problème : pas possible qu'elle soit nickel à ce prix-là.

Comme pour la Burstner le miracle se reproduit : l'annonce a été publiée vers 20 h 40, il est 21 h 15 et je suis la première à oser appeler. Le propriétaire a déjà eu des touches, mais je suis la première avec qui il discute. Tout semble bien. Il faut que je me décide : je lui propose de venir le lendemain. Il me dit OK pour 18 h ! Et c'est parti !
! J'en discute un peu avec Nathalie et Victor qui pensent aussi qu'il faut que j'y aille. Tant pis pour le zen ! Je

voulais faire les choses tranquillement. Je me retrouve de nouveau dans l'urgence, mais ça en vaut la peine.

Je réfléchis à mon organisation : plutôt que de partir vendredi, je prendrai la route samedi ou dimanche si je reviens avec. Je suis déçue de faire encore un aller-retour dans le speed sans pouvoir prendre du temps pour me balader et voir du monde (stops possibles à Quimper, Vannes, Rennes et Nantes... Pour très bientôt j'espère !)

Je me couche en me disant que la prochaine nuit sera pour dans 48 h et que je suis déjà HS.

Jeudi 19 avril 2018

Victor et Nathalie me proposent gentiment de garder les chiens. C'est vraiment chouette, car il va faire très chaud. Et je vais pouvoir aller plus vite sans faire de longues pauses, ne serait-ce que pour prendre le temps d'attacher tout le monde à chaque fois.

J'emmène tous les zozos en balade vers 8 h 30, y compris Igor qui a déjà trop chaud.

Puis retour cara. Petit-déj des loulous. Je me prépare en vitesse et décolle à 10 h 40 en espérant ne pas faire le trajet pour rien. Stop poste pour envoyer le RAR pour arrêter les assurances des animaux, sauf celle d'Adam autour de 12 € mensuels pour les urgences. Je file ensuite à Méry retirer 600 €.

Et c'est parti ! Il est déjà 11 h 15 et il ne faut plus que je perde de temps. Trajet sans problème, hormis la chaleur qui crève et donne envie de dormir (ma hantise au volant vu mon degré de fatigue). Stop essence vers Rennes : un abruti de chauffeur PL me fait perdre un précieux quart d'heure en voulant sortir un reçu depuis la pompe où j'ai commencé de me servir !

Je flippe de tout perdre si je suis en retard. J'appelle pour dire que je serai là avec 15 min de retard. Pas de problème ! Plus tôt, entre midi et 2 j'avais peur de recevoir un coup de fil ou un SMS me disant que quelqu'un avait été plus rapide. Rien ! J'ai bon espoir que ça marche et je me dis que même si elle n'est pas au top, je le prendrai et la revendrai en faisant une plus-value tellement je la trouve sous-évaluée ! Je finis pas arriver. D'autres voitures sont garées non loin de là. J'ai peur que le proprio ait fait une visite groupée auquel cas c'est sans espoir, car je ne pourrai jamais renchérir. Mais non ! Je suis toute seule. Je la vois d'abord de loin en arrivant et je sais que c'est bon !

Contact agréable avec les propriétaires : un couple qui a parcouru le chemin inverse en commençant avec une pliante en toile, la surbaissée et maintenant une Hymer rigide classique de 4 m. Leur nouvelle caravane est très récente et coûte bien dans les 7000 € au moins sur le marché de l'occase. Ils n'ont pas besoin d'argent et ne cherchent pas à en faire avec leur cara. Ça tombe bien ! Une occase en or et un gros coup de cœur pour cette dame de 40 ans, bichonnée, jolie et légère ! Nous la bougeons sans peine à la main pour atteler. La propriétaire nous rejoint au moment de mon départ pour dire au revoir à la cara. Je n'en reviens pas ! Je l'ai la belle maison coup de cœur !! La Burstner était plutôt le compromis entre l'urgence et le manque d'expérience en cara. Celle-ci est à la fois le choix du cœur et une étape de plus vers la miniaturisation pour être plus mobile !

Je pars vers 19 h 30. Je roule bien. Je ne la sens presque pas ! Mais je suis tellement fatiguée que j'ai beaucoup de mal à avancer à partir de minuit/1 h. J'arrive enfin après de nombreux stops cafés vers 5 h ! J'ouvre aux chiens puis rentre ma merveille dans l'allée ! Je fais manger mes cocos, m'écroule 15 min sur Bonnie puis me lave et jumpe pour

aller prendre mon train. Il est 7 h du mat, je suis mortibus, mais heureuse :-)

Vendredi 20 avril 2018

8 h 30. Télécom ParisTech : je retrouve l'équipe de Sim 208 toujours aussi sympa. Me présente rapidement pour le lancement et me sauve pour le dernier TD d'Etic. Bonne séance même si je suis claquée. Parfois, j'ai même du mal à garder les yeux ouverts quand les élèves me parlent, mais je tiens et nous bossons bien.

L'un des 2 groupes est plus récalcitrant, car les élèves ont du mal à percevoir l'intérêt de ce module. Je me lâche et les emmène sur le terrain miné de la discussion politique. Pour essayer de leur faire saisir à quel point les décisions dites rationnelles reposent sur des convictions et des valeurs qui font qu'il est souvent difficile d'entendre le point de vue de l'autre, je leur parle de Notre Dame des Landes. La discussion s'engage bien. Et ils se lâchent un peu aussi. J'espère que cela a pu profiter au moins à l'un d'entre eux. Il y a un petit gars *made in* « famille tradi tendance catho ultra » dans le lot. Je me contiens et arrive à garder à peu près la distance du pédagogue (enfin je me rassure en me disant ça), mais je sens bien que le fossé qui nous sépare est un monde ! D'élève plus ou moins appliqué, il s'est mué en arrogant donneur de leçon dès que la discussion est devenue plus politique. Avec des : « *On sait bien...* » Et un sourire satisfait de celui qui sait Voilà ce que j'aimerais casser : cette arrogance et cette croyance des dominants que le monde ne tourne que comme ils l'imaginent.

Je rejoins ensuite l'équipe de Sim 208, repars avec David F. Nous retrouvons Laurent B à Edgar-Quinet pour un dèj vraiment agréable et stimulant. Puis nous repartons à pied, laissons Laurent en bas de chez lui et remontons vers

Luxembourg. Je rentre épuisée, mais bien contente d'avoir pris ce temps avec eux.

Samedi 21 avril 2018

Réveil vers 9 h 30. Suis toujours naze, mais je veux avancer. Je commence à trier un peu les affaires et à charger mollement la Rapido. Je traîne et dors un peu. Les enfants viennent me voir et Gabin s'installe un moment dans la petite cara.

Déjeuner avec Nathalie et Victor. Puis je m'y remets. J'envoie enfin les articles sur la paille et le lin à P. !

Le soir, tout est en bazar ! Je pars demain et ne suis absolument pas prête. Tant pis ! Je ferai ce que je pourrai et ce sera au moins une bonne chose de faite ! Sans doute aussi un moment très intéressant, car Denis-Noël me dit par téléphone qu'ils sont en train de dégager un chemin dans les bois ! La mise en place de la cara va marquer le début d'une TAZ (zone autonome temporaire). Bref, je suis en train de voir se concrétiser des envies diffuses et anciennes et, surtout, je vois renaître mes engagements.

La Burstner prend sa retraite dans un bois du Doubs (25), retour par Langres (52)

Dimanche 22 avril 2018

C'est le jour du départ pour ma grande dame ! Mais je suis loin d'être prête et comme j'ai besoin de Victor pour bouger, je ne peux pas foncer toute seule. Il fait beau, nous sommes tous fatigués. Je range ce que je peux et charge la minipouce. Vers 14 h, déjeuner tous ensemble. Ça nous donne du courage ! Pour le café : bougeage de caravanes ! Nous attaquons vers 15 h 30/16 h. Pas de gros soucis pour pousser la grande et dégager le chemin pour la petite. Mais